

## Jean-Michel GUYOT

### Variations

*Je traverse l'image de la maison. Je ne m'imagine pas réduit aux murs. A l'étendue de la chambre. Ailleurs, le feu s'est resserré. La distance nous répare.*

*Comme le corps de la terre que l'étendue répare.  
Nous sommes aérés, dispersés, séparés.*

André du Bouchet

Mieux me connaître passe par écrire.

Mais qui, au juste, est ce *qui* qui écrit, et qui donc est en mesure de me connaître par l'écriture ? C'est dans cette indécision quant au sujet du verbe connaître et quant à savoir qui, au juste, désigne ce *me*, que réside la question d'écrire pour moi qui ne sais pas qui il est au moment où il s'écrit.

Perdure cette sensation d'être moi par le détour de l'objectivité et de la réflexivité qui conjuguent leurs effets dans ce qui persiste à se dire moi.

La folie douce qui s'empare de celui qui écrit induit un vertige : vertige de qui tombe dans la hauteur, comme dit Hölderlin.

Si, comme en mathématique élémentaire, une réponse toute faite attendant sa révélation préexistait à cette question qui constitue pour ainsi dire le moteur de l'écriture, rien, à dire vrai, ne se passerait, à commencer par cet énigmatique *qui*, lequel résonne dans l'esprit de toute personne en passe de s'interroger sur la fonction de ce *qui*, dès lors qu'elle entreprend de se mouvoir dans l'espace doux-amer engendré par l'acte d'écrire.

Ce que j'écris est en soi un phénomène qui tend à éclipser l'événement qui m'a incité à écrire.

Mais le phénomène initial, de quelle nature est-il ?

Ce n'est pas un événement extra-linguistique. C'est d'emblée une phrase qui s'impose à mon intention et mon attention. Elle porte en germe tout un monde qui ne demande qu'à se déployer.

L'intention est donnée dans l'attention qui se concentre sur ce paradoxe : une intention apparaît *ex nihilo*, s'impose d'emblée comme ce qui convient parfaitement, convenance et accord que je ne puis vérifier que lorsque le texte entier aura révélé l'ensemble de ce qu'a donné à entendre l'incipit.

Ainsi tout se passe comme si, venue de nulle part, une intention absolument inédite, s'imposait par son évidence, exigeait de moi que je la déploie pour se donner à entendre.

Ce qui constitue traditionnellement la définition de l'inspiration. La justice veut, à l'écoute de l'inspiration, c'est-à-dire du souffle venu de l'extérieur qui ne peut venter qu'en moi, que

j'ajoute ceci en forme de nuance : Ainsi tout se passe comme si, venue de nulle part, une intention absolument inédite par son évidence, exigeait de moi qu'elle se déploie pour la donner à entendre.

Proposition plus rigoureuse que la précédente, en ce sens qu'elle rend justice à ce suspens de l'impersonnalité vécue au moment-même où l'impersonnel s'affirme, tout en donnant à entendre que le vrai sujet de l'évidence et de l'exigence gîte dans une intentionnalité autonome mais non coupée de ce porteur de l'intention que je suis.

Car enfin, c'est bien moi qui suis décidé à faire savoir l'évidence en cédant à son exigence.

Demande qui ne demande rien d'autre qu'une écoute préalable à toute décision d'ordre esthétique ou éthique : une forme d'obéissance non-servile.

Il s'agit donc bel et bien d'un mouvement de découverte durant lequel ce qui s'offre à la découverte ne préexiste pas au mouvement de sa découverte.

Découverte et invention, dans le même temps, mais comme si le découvreur créait au fur et à mesure de sa progression un espace et un temps qui s'impose avec la force de l'évidence, l'évidence de ce qui est vrai de toute éternité.

Cette éternité, on me permettra d'en faire l'économie. Elle n'a, à mes yeux, rigoureusement aucun sens dans le cadre d'une vie finie qui ne tend nullement vers un infini de grâce révélée. Je n'ai pas la foi. La théologie n'est pas mon fort. Je me déclare incapable de discuter les grands textes sacrés, mais je respecte et les théologiens et les croyants, tout en devant dire fermement que leurs pensées ne me concernent pas et ne me touchent nullement.

•

La fraîcheur d'aurore de tout grand texte est la seule chose qui importe. Elle n'a pas la saveur d'une époque particulière, même si c'est à la faveur d'une époque bien circonscrite dans le temps qu'elle a pu poindre.

Comme en musique où je substitue toujours la perspective historique à la mode à courte vue, tout en ressentant vivement que ce *nœud dans l'histoire* que constitue toute grande œuvre ouvre sur un *à venir* indéfini, comme si l'œuvre était de tous les temps, cherchant à épuiser sa réserve d'infini au double sens de ce terme sans fin - réserve, c'est-à-dire retenue, constituant ainsi une réserve d'énergies pour les temps à venir - en tendant vers un avenir indécidable où devrait se dessiner et se décider son complet destin qui est d'être en perpétuelle attente d'elle-même à travers ceux qui attendent d'elle un secours, un horizon qui ouvre sur un au-delà d'eux-mêmes.

Point de rupture, en somme, où tremble la fragile et facile distinction d'un présent de l'indicatif tout à la fois inchoatif et itératif et d'un conditionnel auquel manquera toujours l'assurance de l'indicatif, manque constitutif, essentiel, seul à même de contrebalancer l'arrogance replète du présent qui, s'il se satisfaisait pleinement de lui-même, ne serait pas ce qu'il est, c'est-à-dire ce vers quoi il pointe l'index, soit l'inquiétude du temps en acte dans les œuvres, confondant ainsi son geste avec sa geste et sa gestation.

Le présent, en somme, et parfois au sommet quand une œuvre respire l'air vivifiant de l'inconnu, le présent détourne de l'impossible présence, en souligne l'impossibilité, en nous faisant présent du temps qui court dans le présent.

Quand j'écoute Wagner, en somme, je ne vois pas se profiler des casques à pointe. L'image d'Hitler à Bayreuth non plus ne me vient pas à l'esprit, contrairement à maintenant où j'écris ce texte. Pas d'oriflammes à croix gammée, mais une flamme, un enthousiasme intact à l'écoute de la musique du feu dirigée par Charles Münch.

Infinie sollicitude de l'œuvre qui réclame notre sollicitude accomplie.

Ce que l'œuvre donne, c'est sa présence d'œuvre, soit un lieu où s'abîme durablement et continûment l'impossible présent qui l'a révélée à elle-même à travers ce témoin de l'impossible qu'est l'auteur qui montre du doigt ce qui, disparaissant sans cesse pour reparaître aussitôt, ne cesse de le hanter.

Ce qui donne l'œuvre, et par là fait œuvre, c'est le temps. Comme si le temps se donnait le temps de revenir sur soi pour mieux s'accomplir. Ainsi se trouvent sauvés des possibles trop tôt disparus, négligés ou détruits par la marche implacable de ce même temps qui répare les dégâts qu'il cause en déposant *son limon de possibles* dans la mémoire fluviale des hommes.

Ce à quoi se donne l'œuvre est cet au-delà d'elle-même qui ne court que dans l'espace ouvert et couvert par son épiphanie. La révélation auto-centrée de l'œuvre - l'œuvre qui se donne à elle-même - n'a lieu qu'en présence de l'homme et de la femme qui savent que la présence est l'impossible même qui, ne revenant jamais tout à fait au même dans la répétition, engendre un mouvement de variation de la variation qui rend impossible tout recours aux mythes des origines.

Ce à quoi l'œuvre donne lieu, c'est à des commentaires sans fin qui peuvent aller jusqu'à masquer son lieu de plein exercice, soit le temps qui répare en séparant.

•

Le sein définit un espace voué aux paradoxes.

D'emblée, il ouvre sur une altérité originaire qui ne fonde rien, sur laquelle rien, non plus, ne peut être fondé, car d'origine, en fait, il ne saurait être question quand on parle d'ouverture.

Le sein ouvre donc un horizon de sens qui fait monde au moment même où le monde fait sens au sein de l'horizon qui ouvre sur son autre.

C'est ainsi que traits d'histoire et traits génétiques fournissent la matière mouvante révisable ou non du vécu propre à tout un chacun dans un monde banalisé à l'extrême - l'extrême de la sécularisation désormais séculaire - qui ne cesse pour autant de nous prendre au dépourvu.

•

La nature est à soi sa propre fin, tandis que la technique vise une fin donnée ailleurs : la technique a pour fin de domestiquer la nature, de la plier à la volonté des hommes qui est la fin dernière de tout acte technique de quelque envergure qu'il soit.

Cette fin que ne possède pas en propre la technique, mais l'homme qui la manipule, que lui arrive-t-il, si, comme il est vraisemblable, elle s'aligne sur le modèle de la nature qui est à soi sa propre fin ?

Un complet renversement qui échappe à la maîtrise de l'homme : l'homme qui est la fin dernière de toute technique - la fin des fins et aussi le fin du fin - se voit ravalé au rang de pur moyen par lequel la technique peut déployer sa puissance sans le contrôle de l'homme.

Pour exemple, le *high frequency trading* qui se développe depuis une dizaine d'années : 27 000 opérations en 14 secondes : le nombre d'opérations est tel qu'aucun analyste financier, si doué soit-il, ne peut évaluer la pertinence ou la toxicité de telle ou telle opération, sachant, qui plus est, que le logiciel utilisé pour traiter les opérations au millionième de seconde crypte des manipulations financières qui ne peuvent être perçues : non seulement des décisions échappent à qui voudraient en prendre connaissance en temps réel, mais pire encore le logiciel « n'en fait qu'à sa tête », en prenant des décisions exclusivement basées sur des calculs qui ignorent toute prudence, toute peur.

Il suffit que les logiciels utilisés contiennent des erreurs inaperçues, parce qu'accumulées en amont de leur conception (ce qui est arrivé au début des années 90 pour au moins l'un d'entre eux), pour que les calculs soient faux et les décisions qui en découlent aboutissent à des aberrations.

Ainsi l'ordinateur prend des décisions de manière autonome à une vitesse qui empêche l'homme d'en mesurer tant la pertinence que les conséquences.

La technique, cette antiphysis, devenant autonome, devient une seconde nature, c'est-à-dire une force qui est à soi sa propre fin, et qui ainsi échappe au contrôle humain. Plus précisément, le contrôle qui est exercé par l'instance humaine ne l'est plus en amont mais en aval, quand il est trop tard.

La machine est infaillible jusque dans les erreurs qu'elle commet.

Aucune technique n'est neutre, en ce qu'elle est mise en œuvre par une collectivité, un ensemble humain qui visent certaines fins, au premier rang desquelles se trouvent la rentabilité qui peut primer sur l'efficacité.

La technique qui se retourne contre son créateur, cela n'existe pas, en ce sens qu'aucune technique n'est douée d'intention, même si, comme en robotique, on a l'impression de l'en avoir doté. Ce sont les hommes qui sont animés par certaines intentions plus ou moins

louables. A n'en pas douter, et pour notre malheur, un usage liberticide de la technique est très répandu.

•

Monsieur, quand une femme accepte de vous donner sa photo, elle a l'impression de vous donner un peu de son corps en espérant qu'en retour vous toucherez son âme, tout en escomptant que l'image de son corps excitera le vôtre, n'est-ce pas ?

Madame, quand un homme vous donne sa photo, il a l'impression de vous donner un peu de son corps en espérant qu'en retour vous toucherez son corps, tout en escomptant que l'image de son corps excitera votre âme, ai-je tort ?

Difficiles affirmations, en ce sens qu'elles impliquent un savoir qui ne peut être acquis que si l'on entre dans la pensée des deux protagonistes qui se font face de manière dissymétrique avec des intentions différentes, bien qu'ils fassent tous deux la même chose.

J'entre dans l'esprit des deux protagonistes par un effort risqué d'imagination, et je donne de l'assurance à mon propos en le développant symétriquement pour mieux mettre en évidence le chiasme des intentions que je me plais à leur prêter.

Une femme n'est ni le contraire ni l'inverse d'un homme. Nous ne sommes par dans une structure logique, ce qui d'ailleurs donne toute liberté à la contradiction de se manifester dans tous les domaines où hommes et femmes sont amenés à se fréquenter.

Aussi est-il piquant, par un tour de langage, d'introduire de la logique, c'est-à-dire des parallélismes et des différences, là où règne la différence sexuelle qui ignore tant les contraires que les inverses.

**Jean-Michel Guyot**  
**17 septembre 2011**